

UN AMI DE LÉON BLOY

LE DEDICATAIRE DE *LA FEMME PAUVRE*

Chez un véritable écrivain, la beauté de l'œuvre ne se mesure pas à la quantité des pages écrites. Un critique peut reconnaître, à la vue des vingt lignes d'une dédicace, la marque du génie, trouver dans un simple hommage les traces de la grandeur ou de la délicatesse. Balzac, puis Barbey d'Aurevilly, ornèrent souvent leurs livres d'envois qui sont presque des lettres et remplis de ces sortes d'éloges dont la modestie du dédicataire pourrait ailleurs souffrir.

Léon Bloy, après eux, a usé magistralement de ce procédé littéraire. Le professionnel de l'invective fut aussi un habitué de l'hommage et il ajoute aux qualités de ses devanciers une mesure dans la forme de son don qui le fait les surpasser. Certaines des dédicaces imprimées de Léon Bloy, sans parler des dédicaces à la main, sont de véritables poèmes.

La dédicace de *La Femme Pauvre* est la plus belle de toutes. Ce roman autobiographique se trouvant être le plus lu des livres du même auteur, tout le monde a donc admiré la magnificence de l'éloge formulé et la sonorité séduisante du nom du dédicataire.

Pierre-Antide-Edmond Bigand-Kaire, capitaine au long cours, est d'un beau romantisme.

Il était naturel que les lecteurs de *La Femme Pauvre* s'informassent du capitaine Bigand qui leur était sympathique avant même qu'ils connussent quoi que ce fût de son existence.

Le journal de Bloy, consulté par eux, leur causa une désillusion. Bloy se montre touché de l'aide procurée par son ami Bigand, puis, après un silence prolongé, il l'appelle le *capitaine fantôme*!

Quand je parlai moi-même à Bloy de ce disparu, il me répondit qu'il ne s'était jamais brouillé avec lui, qu'il avait écrit dans toutes les directions, à toutes les adresses de cet errant et qu'il n'avait jamais obtenu de réponse: « Je pense, disait Bloy, que le capitaine a été englouti dans les profondeurs de la mer! » Amis et admirateurs de Léon Bloy ignoraient que l'un d'eux avait été lié pendant de longues années avec Bigand et que celui-ci avait été le premier qui lui mit sous les yeux les livres de Bloy. Cet ami qui fut, lui aussi, un dédicataire, c'est Eugène Borrel.

Aux musiciens et aux amateurs de bonne musique, il n'est pas nécessaire de faire connaître Eugène Borrel, le talent du violoniste, l'érudition de l'artiste qui a révélé à Paris des trésors de la musique ancienne et qui a su découvrir, chez les compositeurs célèbres ou non, des pièces oubliées qui sont des chefs-d'œuvre.

Avec Félix Raugel, cet autre ami de Bloy et de Bigand, Borrel fut l'organisateur de la Société Haendel et on se souvient des incomparables auditions du *Messie*, au Trocadéro, il y a vingt ans. Ce que l'on sait moins d'Eugène Borrel, c'est sa vie d'aventures, sa science d'orientaliste et sa passion de la mer.

Entré très jeune au Conservatoire, il était déjà un élève brillant quand son père fut nommé directeur des Postes françaises à Smyrne.

Eugène Borrel quitta le Conservatoire pour continuer des études de latin et de sciences que celles de violon n'avaient pas interrompues. Smyrne était alors une ville parfaitement propice au développement de l'instruction secondaire. A l'âge des examens, Borrel enlève avec succès ses deux baccalauréats à l'Ecole française d'Athènes

qui fonctionne comme Faculté. M. Borrel père permit alors à son fils un premier voyage à travers la Grèce continentale et les îles. Ce voyage n'était que le prélude de randonnées plus ou moins périlleuses en Orient, au cours desquelles Borrel acquit une connaissance approfondie de tous les dialectes en usage dans ces contrées. Pendant la Grande Guerre, le violoniste devint officier interprète à l'armée d'Orient et sut utiliser depuis, au profit de ses recherches musicales, de nombreuses lectures d'ouvrages orientaux inconnus de tous les musicologues européens.

Après avoir complété ses études par une année de mathématiques spéciales au Lycée de Toulouse, Borrel revint au violon qu'il n'avait jamais abandonné, se perfectionna avec Remy et Viardot et entra à la Schola, d'abord comme élève, puis comme professeur.

Tant que ses parents séjournèrent à Smyrne, Eugène Borrel allait passer chez eux ses vacances. Un jour, son père lui dit : « Va donc à l'hôpital français. Il y a là un capitaine Bigand, un marin venu ici en qualité de délégué aux mines de Lebedos. Il s'ennuie horriblement. Je n'ai pas le temps d'y aller aujourd'hui. Tu lui feras plaisir. »

Eugène Borrel fit ce que lui demandait son père et, quelques instants après, il se trouvait devant un petit homme trapu, explosif et bondissant, qui l'accueillit avec un juron, criant : « Il faut que je vienne dans ce cochon de pays pour tomber malade ! »

A la grande stupéfaction de Borrel, son interlocuteur, qui le savait lauréat du conservatoire, se mit à causer d'art et se révéla tel qu'un connaisseur de premier ordre en musique, en peinture et en sculpture. Le marin qui jurait, écumait jusqu'au paroxysme, montra une délicatesse inattendue, une sensibilité et une passion incroyables. Il dit qu'il était en relations avec un grand écrivain méconnu, et tel fut le premier contact de Borrel avec

Léon Bloy qu'il devait fréquenter assidûment plus tard.

Car Borrel fut un des vrais amis de Léon Bloy.

A l'heure où certains de ceux qui ont pu pénétrer chez Bloy pour l'entrevoir l'espace d'un instant se hâtent, en voyant grandir sa réputation, de dire ou d'écrire: « Je l'ai beaucoup connu », on parle rarement de véritables amis tels qu'Eugène Borrel. Je ne puis montrer ici tout ce qu'il a fait pour Bloy, parce que je sais que cela lui serait très désagréable, mais je me hâte d'écrire ce qui, je pense, le touchera sans lui déplaire, que Bloy avait pour lui une très particulière affection. La première rencontre de Borrel avec Bigand est de 1895. C'était le moment des relations suivies entre Léon Bloy et le capitaine.

Celui-ci s'installa à Smyrne pendant plusieurs années, séjour interrompu par des voyages à Paris.

En 1897, Bigand apporta, pour M. Borrel père, son intime ami, un exemplaire de *La Femme Pauvre* orné d'un envoi d'auteur à M. Borrel, envoi demandé par Bigand pour son ami de Smyrne.

Cet exemplaire fut la proie d'un incendie effroyable de la maison habitée par les Borrel, la nuit même où M. Borrel venait d'en commencer la lecture. Qu'eût dit Bloy, s'il avait su cette coïncidence?

Grâce à Eugène Borrel et à Félix Raugel, nous savons maintenant qui était ce Bigand-Kaire dont la disparition intrigua longtemps les disciples et admirateurs de Léon Bloy, comme elle avait intrigué Bloy lui-même.

Bigand méritait les recherches dont il a été l'objet. On le devinait sympathique. On ne se trompait pas.

Né en 1847 au hameau de Saint-Albin, près de Scey-sur-Saône, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vesoul, d'Antide Bigand et de Jeanne-Etiennette-Louise Kaire, notre héros fut le type du marin français d'autrefois.

L'originalité de Bigand consiste à avoir mené de front les études les plus variées, les lectures les plus délicates

avec le développement d'un métier brutal, exigeant des qualités physiques extraordinaires. Il y a du Tristan Corbière dans ce passionné des aventures, dans cet amoureux de la mer qui citait Verlaine et collectionnait des dessins de maîtres.

Seulement, chez Corbière, le poète naquit de son impuissance physique devant les éléments, tandis que Bigand considéra comme très naturel d'être à la fois un aventurier de l'Océan et un amateur d'art.

On est peu renseigné sur son enfance (1). On sait qu'il commença la conquête de ses grades de marin à bord de la *Bretagne*, qui était, vers 1860, le vaisseau-école des gabiers.

Bigand racontait que, pour ses débuts de gabier, il montait en haut du grand mât de la *Bretagne*, sur la pomme, et se tenait debout, accroché au paratonnerre, à quarante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mais une conversation ayant trait à son métier ou à ses voyages était vite interrompue par Bigand, qui ne s'écartait jamais des sujets d'ordre esthétique ou littéraire. De là, rareté des documents relatifs à ses états de service ou aux compagnies auxquelles il dut appartenir.

Dans sa correspondance, il en est de même que dans ses conversations. Il se plaint, il crie ses ennuis et tout à coup montre sa sensibilité. Il écrit un soir à M. Borrel: « Il fait un coucher de soleil au-dessus de toute description. C'est si beau que j'en ai les larmes aux yeux! Quel merveilleux spectacle! J'en ai oublié, pour quelque temps, tous mes soucis... »

Bigand navigua un peu plus de vingt-cinq ans. Sa vue, devenue mauvaise, le força de quitter la mer et il obtint alors un poste de contrôleur des douars en Algérie. Là, il vivait au milieu des Arabes ou faisait de grandes tour-

(1) Il fut élève du lycée de Vesoul et du collège des Maristes de Besançon, mais il est probable qu'il n'acheva pas ses études secondaires. Ce fut un de ses oncles contre-amiral qui le poussa vers la carrière de marin et Edmond Bigand s'engagea très jeune.

nées à cheval. Pendant ce séjour, il devint acquéreur de vignobles, près de Bône, et fit le commerce des vins. Il se fit imprimer des lettres à en-tête dont Bloy se fût peut-être indigné, s'il les avait connues. On lisait: « Vignobles de l'Oued-Bes-Bes, coteau de Sidi-Tahar. — Edmond Bigand — propriétaire. »

En 1895, il se rendit à Smyrne comme directeur des mines de Lebédos.

Sa compagnie l'avait chargé de régler un différend avec le gouvernement ottoman.

Ce fut alors qu'il connut M. Borrel qu'il adorait: « C'est grâce à vous, lui disait-il, si je n'ai pas crevé dans ce sale pays! »

Quand il revenait des séances où il voyait les intérêts des Français desservis par les autorités consulaires, il entraînait dans des colères rouges. Il crachait littéralement du feu.

Sa direction dura trois ans environ. Puis il revint à Scey, habita la maison paternelle, où il vécut en véritable ermite avec son chien Moïse. Le jardin donnait sur la Saône, large et profonde, Bigand passait ses journées et même des nuits dans son you-you.

Tous ces séjours, Algérie, Asie Mineure, Syrie, étaient interrompus par des voyages à Paris. En 1897, année de *La Femme Pauvre*, Bigand avait un domicile à Asnières. On rencontre souvent, dans ses lettres, le nom de Léon Bloy.

Il écrit au père Jung, un religieux qui venait de découvrir la maison de la Vierge, à Ephèse:

...J'ai obtenu de mon ami Burney qui vient d'avoir une première médaille à la section de gravure du Salon des Champs-Élysées... qu'il se décide à graver la photographie de la maison de la Vierge (à Ephèse)... Parallèlement à cela, mon ami Léon Bloy, qui obtient actuellement un gros succès avec son dernier et puissant ouvrage, qui m'est dédié, *La Femme Pauvre* dont j'ai envoyé un exemplaire que vous pou-

vez voir chez M. Borrel, a l'intention de parler de la *Maison de la Vierge* comme en aurait parlé Louis Veuillot, s'il vivait encore, — mais il le fera avec, je ne dirai pas plus de talent, mais plus de force que ce dernier, en une plaquette qu'il a l'intention de publier prochainement, ce qui ne pourra que faire un bien considérable à votre cause. Bloy est un chrétien catholique farouche, ayant le culte pieux de ce qui touche de près aux origines du catholicisme et particulièrement de la Vierge. Il connaît toutes les révélations de Catherine Emmerich sur le bout du doigt et s'est complètement emballé sur cette affaire de la maison de la Vierge qu'il ne connaissait pas. Si vous pouviez m'envoyer quelques documents... vous aideriez le vaillant défenseur de votre cause qui va s'en occuper avec son grand talent incontestable...

Cette affaire n'eut pas de suite. Elle fut sans doute abandonnée par Bloy aussitôt après sa rupture avec Bigand. Le journal de Bloy nous apprend qu'en 1893 le capitaine était domicilié à Cancale. Sa correspondance en 1897, au mois de juillet, nous le montre à Saint-Servan, où il fait construire un bateau. Il habitait 3, rue Solidor, une chambre garnie entre le petit café qui existe encore et le bureau de tabac. La fenêtre donnait sur le port. Le constructeur du bateau fut M. Malard. J'ai parlé ailleurs (2) de cet homme singulier dont la distinction fut notée par Francis Poitevin qui le fréquenta. Bigand, bien fait pour s'entendre avec le père Malard, fut si satisfait de son canot qu'il en commanda un second pour son jeune ami Eugène Borrel, lequel en parle encore avec ravissement.

A Paris, les relations de Bigand dans le monde des artistes furent des plus choisies. On le vit chez Gustave Moreau. Il vécut dans l'intimité de Rodin, de Willette, de Steinlen et de Grasset, Bigand voulut, un matin de juin, offrir un déjeuner à Rodin. Cela se passa à l'Ermitage. Bigand réunit les peintres avec lesquels il était lié.

(2) Voir *Types et Prototypes*, Messein, éditeur.

Eugène Borrel et Félix Raugel étaient au nombre des convives.

Willette avait dessiné le menu où Bigand caricaturé était représenté à l'avant de son voilier, un porte-voix à la main et disant: « Paris port de mer! Je rengage! »

Après le déjeuner, tous achevèrent la journée chez Rodin, qui montra ses esquisses et ses projets. Les survivants de cette fête se souviennent du succès particulier de Grasset, succès de conversation. Grasset était extraordinaire de savoir et de critique.

Bigand l'avait rencontré à *La Plume*, où on le vit souvent. On trouve le nom de Bigand-Kaire (Smyrne) parmi les souscripteurs au *Tombeau de Baudelaire*, publication organisée et dirigée par le prince Ourousoff, le même qui avait été l'avocat défenseur de Bloy lors du procès intenté antérieurement par Péladan.

Ce fut dans le cabinet de Léon Deschamps, directeur de *La Plume*, que Bigand vit Bloy pour la première fois.

Ces deux êtres redoutables, qui se hérissaient dès qu'ils flairaient un *sale bourgeois*, se comprirent vite. Il était évident que ni l'un ni l'autre ne faisait pressentir le type humain qui les faisait se hérissier.

Bigand était extrêmement généreux et dépensait à la manière des marins, sans compter, ne s'offrant un séjour à Paris que lorsqu'il sentait ses poches suffisamment garnies.

Il prouva vis-à-vis de Bloy une bonne volonté constante. Leurs relations durèrent jusqu'à la fin de l'année 1898. Puis, un jour que Bigand, exténué de courses qu'il s'était imposées pour Bloy, se plaignait chez celui-ci de sa fatigue, l'auteur de *La Femme Pauvre* eut un de ces mots durs qui lui échappaient quelquefois et qu'il regrettait toujours. Il répondit: « Mais, je vous ferai observer que je ne vous ai rien demandé! »

Bigand entra en fureur, eut une sortie des plus violentes et ne revint jamais.

Je serais curieux des lettres que Bloy lui écrivit dans la suite. Car je suis persuadé qu'elles contiennent ou des regrets ou la preuve que Bloy ne s'était en rien rendu compte de l'énormité de sa réplique.

Pour qui a bien connu Bloy, il fallait, dans le cas Bigand, revenir, et Bloy eut avoué son tort.

Bigand savait pourtant user de délicatesse de façon originale et sans se départir de son allure rude. Il s'était brouillé avec le peintre S..., qu'il avait quitté pour s'embarquer. L'absence de Bigand dure deux ans. Revenu à Paris, le farouche capitaine se présenta chez Mme S... à son jour de réception. Il entre dans le salon où il y avait beaucoup de monde, le traverse sans égard pour personne, va droit à Mme S..., lui remet une sorte de tampon de papier de journal très froissé: « Tiens, Marie, voilà pour toi! » Et il s'en va. Le bout de papier contenait une ravissante bague indienne qu'il avait acquise là-bas, à l'intention de Mme S...

Il faut dire qu'à l'époque de sa sortie de chez Bloy, le capitaine songeait à sa retraite prochaine, que son traitement n'était plus le même et que ses visites à Paris s'espaçaient de plus en plus.

Quelques années avant la guerre, il dut vendre sa maison de Scey, sa propriété d'Algérie, et s'installer à La Mède, par Châteauneuf-Martigues (Bouches-du-Rhône).

La Mède est un petit port sur les bords de l'étang de Berre. Bigand ne le quitta que très rarement.

Il avait loué une maison de pêcheur et l'avait meublée et ornée avec un goût exquis.

L'installation était calquée sur les aménagements marins.

Au rez-de-chaussée, des objets divers étaient suspendus aux poutres du plafond par des filins passés dans des poulies et faisant retour sur des taquets fixés dans les murailles. On voyait là les objets les plus cocasses. A un clou pendait un paquet de cinq ou six grosses vis liga-

turées par un bout de fil caret; à un autre pendait un outil.

Dans un angle, Bigand avait encastré une table pliante de bord, devant laquelle un hublot percé dans le mur donnait une vue magnifique sur l'étang de Berre.

Le premier étage était réservé aux collections et formait un véritable musée.

Il y avait des esquisses de Rodin, Th. Rivière, des statuettes de ces maîtres, des dessins de Willette ou de Steinlen.

Les chefs-d'œuvre de Léon Bloy dédicacés voisinaient sur des rayons avec ceux de Verlaine et de Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire et Edgar Poe.

De précieux souvenirs de voyages complétaient cet ensemble attrayant.

Devant la maison, il y avait un joli voilier.

Bigand passait l'après-midi sur le lac et le soir, dans sa chambre, il lisait ses précieux livres avec un enthousiasme que l'âge n'avait pas calmé.

Il disait: « Je vois bien que je claquerai sans pouvoir relire tous mes livres dont le souvenir me hante de temps en temps. Ah! que la vie est courte! Pourtant, cette sale époque de désorganisation générale me dégoûte tellement que je graisserai mes bottes sans trop rogner! »

Pendant la guerre, il donna des preuves de sa bonté et de sa générosité. Apprenant, en 1917, que son ami Raugel avait été blessé et se trouvait en traitement à l'hôpital de Montpellier, il s'empressa de l'inviter à venir le rejoindre, dès sa sortie de l'hôpital, dans sa petite maison de la Mède. Il lui prépara une chambre et Raugel vint achever sa convalescence sur les bords du lac et passa, avec Mme Raugel qui l'avait rejoint, des jours délicieux chez son vieil ami.

Bigand avait un jeune cousin à la guerre. Il lui écrivait fréquemment des lettres à la fois énergiques et tendres où sa vraie nature de marin et d'artiste se montrait en-

tièrement. Ces lettres réconfortantes étaient des modèles du genre. Le jeune officier auquel elles étaient adressées les avait conservées pieusement dans sa cantine. Elles furent détruites dans un bombardement de tranchées.

Bigand habita sa maison de la Mède jusqu'en 1920.

En 1921, il acheta une villa à Saint-Mitre, dans la même région.

La même année, ses amis de Paris reçurent d'inquiétantes nouvelles. Bigand n'écrivait plus que des billets dont quelques-uns sont presque illisibles.

Dans l'un de ces billets, Bigand raconte qu'il s'était effondré sur son saladier qui s'était brisé, lui faisant au front une entaille probablement salvatrice.

Il eut, peu de temps après, d'autres congestions, de plus en plus graves, cessa d'écrire et en 1922 on apprit indirectement qu'il avait dû quitter Saint-Mitre pour s'installer à Marseille, à l'hospice Saint-Barthélemy des Frères Saint-Jean-de-Dieu, où il mourut en novembre 1924. Il avait 77 ans.

Cette courte biographie, quoique incomplète, fait deviner la physionomie et le caractère de cet ami de Léon Bloy auquel il ressemblait passablement. Il était, comme Bloy, primesautier et tendre, sensible et bon. Plus fougueux, il avait la colère plus expansive et moins de bonhomie. Cette figure de marin complète l'ensemble des personnages de *La Femme Pauvre*.

Bigand-Kaire était digne de figurer à côté de ces êtres singuliers auxquels le génie de Bloy a donné la vie. Son nom sonore, épinglé à la première page du livre, passera à la postérité, souligné de splendeur. Puissent ces quelques pages faire disparaître l'obscurité qui rendit, jusqu'à ce jour, ce nom énigmatique.

Faut-il regretter la rupture de Bigand avec Bloy, le mot malheureux de celui-ci et l'intransigeante détermination de celui-là?

Peut-être!... Et pourtant!...

En 1910, ils furent à deux doigts de se revoir. Les circonstances ne permirent pas un rapprochement plus achevé.

J'ai dit plus haut l'audition du *Messie* de Haendel, au Trocadéro, audition qui fut un triomphe pour Raugel, chef d'orchestre, et pour Borrel, organisateur de la Société Haendel.

Léon Bloy et Bigand-Kaire avaient répondu à l'invitation de leurs amis et assistaient à l'audition.

Bloy, je le vois encore, était assis au premier rang de l'orchestre, à la droite du spectateur, et, quoiqu'il fût peu musicien, goûta énormément la musique de Haendel. Il était lui-même étonné de son impression. Son émotion fut grande, autant qu'elle fut inattendue. Sa satisfaction fut si vive qu'à la seconde audition on le vit revenir, écouter encore le *Messie* dans son intégralité, sans fatigue, sans ennui et avec un redoublement de plaisir.

A la fin de la séance, il était tout en larmes et : « C'étaient, disait-il, des larmes très douces, des larmes d'artiste subjugué... »

Or, tandis que l'agitation de son âme se traduisait ainsi très doucement, on voyait du côté opposé de la salle et un peu en arrière du rang occupé par Bloy, un spectateur criant, hurlant des bravos comme il eût crié : « Pare à virer ! » faisant se retourner des groupes d'auditeurs que les vociférations et les battements de mains de leur bruyant voisin avaient antérieurement inquiétés.

C'était Bigand-Kaire.

Avait-il vu Léon Bloy ? Était-il, s'il l'avait aperçu, plus que jamais résolu à le fuir ? On ne sait.

Mais il est certain que Bloy, tout à sa pensée recueillie, ne le vit pas.

Ne regrettons rien.

Je crois le spectacle de leur dernière rencontre suffisamment indicateur de leur manière d'être, à tous les

deux, pour qu'il n'y ait pas à souhaiter quelque chose de plus.

Bloy ému jusqu'aux larmes, Bigand-Kaire trépignant d'enthousiasme, tandis que la foule acclamait leurs deux amis, n'est-ce pas ainsi que nous devons voir et que nous verrons toujours, avec les yeux de l'esprit, Léon Bloy et le dédicataire de *La Femme Pauvre* (2)?

RENÉ MARTINEAU.

(2) Je prie Eugène Borrel, Félix Raugel et M. Buffet, cousin de Bigand-Kaire, qui m'ont fourni des détails biographiques et anecdotiques, d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance.